

***PERSPECTIVES***  
***Nouvelles***

***Sylvie Maynard***

**2010**

- 1. Le portrait**
- 2. Le libraire**
- 3. L'ami**
- 4. Un froid hivernal**
- 5. La photo**
- 6. L'inconnu**
- 7. La visite surprise**
- 8. Irlande à Paris**
- 9. Question de goût**
- 10. Le dernier visiteur**
- 11. La voix perdue**
- 12. L'écriture**

## 1. Le portrait

Il allait tout en fumant, d'un pas tranquille, désœuvré. Tout cela sonnait très faux, il le savait.

Plutôt casanier, il s'affalait au creux de son unique fauteuil lorsque sa vie folle lui laissait quelques rares moments. Désœuvré, il avait décidé de l'être aujourd'hui. C'était sa défense, une sorte de grève contre lui-même, ses patrons n'étaient que d'invisibles despotes sur lesquels il n'avait pas de prise. Il ne s'en prenait qu'à lui-même.

Il souhaitait que demain les circonstances changent, se montrent plus clémentes. Depuis l'enfance, il allait d'échec en échec. Son parcours semblait ainsi tracé. Du moins, il espérait que l'orage qui grondait en lui trouverait quelque apaisement. Il se parlait, se demandait conseil, tout en sachant qu'il n'était pas homme à se faire confiance.

Il finit par entrer dans le premier café devant le port. Deux, trois bateaux faisaient leur manœuvre d'attente avant la levée du pont.

Il ne s'aperçut pas qu'il prenait la table de quelqu'un qui venait d'y installer un livre, un foulard et des lunettes. Ce n'est qu'au mouvement d'humeur avec lequel ces objets disparurent qu'il comprit son impolitesse. Mais il ne daigna pas lever les yeux sur une jolie blonde, ne s'excusa pas. Il continua à ne penser à rien en particulier, le regard perdu, caché derrière les volutes de son cigare.

Cela faisait deux jours qu'elle était dans la petite ville. Rien ne la dérangeait trop puisqu'elle était en vacances. Elle avait loisir de rêver. Elle prendrait le temps de flâner. Quel imbécile, pensait-elle, assise à deux tables de lui. Elle reprit sa lecture sans grande conviction, partagée entre la page du roman qui l'entraînait ailleurs dans un autre temps et sa curiosité pour les mouvements des gens sur la place. Entre les deux, il y avait le type mal élevé, étrange, songeur, le visage taillé au couteau mais

avec finesse, les cheveux épais blond cuivré, le regard perdu. Elle décida que c'était un artiste.

Il réagit sous son regard, se tourna de biais, prit conscience de sa présence. Elle lisait. Il nota immédiatement l'ovale de son visage, décida de sa couleur. Non qu'elle l'inspirât, mais par habitude il traça mentalement le modelé de son visage et de son buste. L'éclairage du petit matin lui faisait des joues pâles et laissait des salissures de lumière sur le vernis des tables. Ce n'était pas le meilleur moment. Il préférait les tons roussis de fin d'après-midi.

Elle se sentait observée. Elle décida de se plonger dans sa lecture. Elle redemanda un café. Elle lirait un chapitre puis irait se promener le long du port. Elle aimait l'entrée et la sortie des bateaux de pêche et de tourisme, le pont qui se levait avec lenteur et puissance, les badauds sur la jetée inconscients du froid et des sautes de vent. Elle ferait le chemin jusqu'au phare, comme à l'accoutumée, admirerait le relief de la falaise, ses mélanges de blancs et de gris, le ciel torturé, la masse insensée des nuages.

Lui peindrait ce que lui inspirait la nuit, des lavis sombres, noir d'ivoire semi-opaque, noir oxyde et noir de bougie, des tracés de gris froid et chaud, gris Payne, des coulures de lumière en jaune cadmium.

Elle pensait. C'est étrange, tous ces gens qui vont, viennent, se posent pour un instant. On ne les connaît pas, on ne les connaîtra pas, on ne souhaite pas les connaître. Elle avait levé les yeux de son livre. Elle le referma vivement, le retourna contre la table. Elle sirota son café refroidi avec une certaine lenteur. Elle réfléchissait à ce qu'était sa vie, à ce que serait sa journée. Elle jaugea la distance qui la séparait de la porte, elle parcourut les tables du regard. Les gens défilèrent sous ses yeux dans une parfaite indifférence. Elle posa son regard sur l'artiste.

Il avait placé ses mains grandes ouvertes sur le papier comme sur son buste, soulevé sa nuque d'un trait de crayon, défait sa chevelure en longs bandeaux qu'il laissait ruisseler sur ses épaules nues. Il rectifia la ligne de son nez, cerna ses yeux, déplia sa bouche. Il farda sa joue d'une ombre et la base de son cou. Il jetait son regard sur elle vivement, par petites touches, tout occupé de chaque détail. Elle ne bougeait pas, la main sur sa tasse vide. Elle était si parfaitement immobile qu'on aurait cru qu'elle posait.

Il rangea son crayon, fit disparaître gomme et briquet dans sa poche droite, plia le papier de son esquisse, le froissa dans l'autre poche, déposa une pièce sur la table. Elle l'observait avec une grande tranquillité tandis qu'il se dirigeait vers la porte.

Au revoir quand même, pensa-t-elle.

## 2. Le libraire

Quand l'homme entra dans le magasin, le libraire le reconnut immédiatement. Pourtant il ne prit pas l'initiative de le saluer. Il l'observa. Son client était habillé sobrement, mais avec goût. Cet homme avait une certaine réputation dans leur ville, on disait qu'il écrivait, qu'il avait publié, qu'on le lisait encore. Quant à son nom !...

L'écrivain allait de rayon en rayon. Le libraire imaginait qu'il aimait les livres autant pour leur aspect que pour leur contenu, car il prenait du temps à les soupeser, ses longues mains les portaient comme on déplace une poule du nid. Il testait les reliures, comparait les formats. Il parcourait les pages avec fébrilité - à bon compte, pensa le libraire. On ne refait pas les gens.

Il songea à s'approcher pour donner un conseil, mais il se ravisa. L'homme se serait effarouché, comme pris en faute. Il valait mieux attendre qu'il se décidât. Le libraire se souvint que son client finissait toujours par acheter un livre, mais comme au hasard.

L'après-midi avait été pluvieux. Peu de gens se risquaient en ville. Quelques touristes avaient erré sur la plage et fait pour la vingtième fois la promenade jusqu'au phare. Ils entraient dans sa boutique pour s'y mettre au chaud. Les affaires n'allaient pas fort.

Il eut un sursaut. Il venait d'encaisser un client et machinalement parcourait son magasin du regard. C'était un petit magasin, quelques rayonnages rangés avec goût. Malgré ses efforts, il n'avait pu éviter des recoins, des colonnes à journaux qui fractionnaient l'espace et laissaient quelques zones d'ombre malgré sa vigilance. On lui dérobaient bien quelques stylos dans les boîtes de présentation. Mais de là à constater que cet homme, qu'il tenait pour estimable, venait de glisser rapidement un livre

dans sa poche, ceci à quelques pas de lui, sous ses yeux, au beau milieu du magasin, voilà qui était raide !

Il n'intervint pas. Un sentiment de respect pour l'écrivain le retenait. Ce qui le troubla plus encore fut que l'homme quitta en vitesse le magasin avant qu'il sût quel ouvrage il avait dérobé.

Après le départ de l'écrivain, dès qu'il le put, - car quelques derniers clients étaient entrés à l'approche de la fermeture -, il alla vers le rayon sur lequel s'était trouvé l'ouvrage. Bien qu'il l'eût rangé peu de jours auparavant, le livre ne lui revint pas en mémoire.

Il passa la soirée à revoir ses listes, compta et recompta jusqu'au petit matin. Plusieurs nuits de suite, il eut du mal à trouver le sommeil. Il rêva de l'écrivain dans des situations difficiles. Il passa des journées fébriles à attendre qu'il revînt.

Reviendrait-il ? Que lui dirait-il au juste ? Oserait-il mentionner le larcin ? Il brûlait de connaître le titre de l'ouvrage qu'il lui avait si indécemment « emprunté ». Il voulait surtout savoir pourquoi l'écrivain avait choisi ce livre, ou s'il l'avait pris au hasard.

Celui-ci revint une semaine plus tard.

L'homme fit le tour de la boutique, comme à l'accoutumée. Il passa de longs moments dans les rayons, soupesant les livres qu'il ouvrait ensuite avec délicatesse pour y cueillir quelques lignes au fil des pages. Il les reposait ensuite avec soin. Parfois, les mains derrière le dos, il s'immobilisait et semblait méditer, les yeux levés vers le plafond bas. Puis, il reprenait sa recherche comme une abeille sur un parterre de fleurs.

Curieusement, le libraire avait un sentiment étrange de colère et de timidité. Il se sentait ridicule de manquer de courage à ce point pour

l'aborder. Il se cherchait une excuse. Il pouvait bien laisser s'envoler quelques sous. A condition que le bonhomme n'en prît pas l'habitude. Evidemment.

Ce livre subtilisé, quel était-il ? Sa curiosité restait vive, mais il ne faisait rien pour l'apaiser.

Il vit l'écrivain venir à lui. Pour un renseignement, sans doute. Saisir l'occasion « au vol » ! Le libraire fit un sourire aimable, ouvrit la bouche. Il allait enfin poser sa question.

L'écrivain se ravisa, tourna les talons, se dirigea vers la sortie.

Le libraire crut voir à cet instant, et sans y croire vraiment, quelque chose dépasser de sa poche. Un livre un peu trop grand pour elle !

### 3. L'ami

Il esquissa un geste de découragement. A quoi bon ! Voilà dix jours qu'il cherchait une solution. Tu trouveras, tu trouveras, lui avait dit son ami, à chaque problème sa solution.

Mais en vain.

Il jeta sur la mer un regard vide. Pourtant, elle était couleur d'huître ce matin, comme une encre déversée contre les falaises, ourlée de blanc, crémeuse. Le ciel métallisé, d'un gris harmonieux à l'ensemble.

Il leva les yeux sur la maison bourgeoise qui dominait le port. Des pignons en ardoise, des colombages en façade. En contrebas dans le chenal, on voyait défiler les mâts des bateaux.

Il frissonna. Le vent s'était levé, glacial en cette fin d'hiver. Son ami, bien emmitouflé, fumait tranquillement à ses côtés. Pourquoi tant de différences entre eux ? Deux destins opposés, une rencontre incertaine dans la cour d'école et le camarade d'enfance était resté l'ami.

Son ami vivait avec sérénité dans un foyer aisé, relativement uni. Tranquille, paisible. De l'argent facile, une vie confortable. Lui, éloigné de sa famille pour des raisons qu'il tenait secrètes, la faim au ventre, toujours en galère, une chambre modeste - il l'appelait « son placard » - le loyer souvent impayé. Il rêvait d'un mécène qui le prendrait en pitié, lui reconnaîtrait du talent peut-être, le sortirait de l'ombre.

Or, ce jour-là, son ami lui fit une proposition. Un étranger venait d'acquérir la maison sur la falaise, celle où se posaient involontairement les regards lorsqu'on avait rejoint le bord de mer. On ne pouvait faire autrement que de la voir. Elle dominait le pays, belle et inamicale à la fois. Ici, personne n'aurait pu se la procurer, les gens vivaient modestement de

la pêche et de locations l'été, les commerçants étaient peu nombreux et vivotaient en saison creuse. Toute la côte était rachetée peu à peu par de riches étrangers.

Le nouveau propriétaire venait de s'installer et passait une annonce dans la presse locale. Il souhaitait un homme de main pour entretenir bâtiments et jardins. Une aubaine !

« Ne pense pas à moi ! Ce n'est pas dans mes cordes ». Il ne se sentait pas capable. Il ne connaissait rien aux travaux. « Oublie ! », dit-il à son ami. Mais, dans l'annonce, on parlait aussi de décoration. Et là, c'était sa passion, lui fit remarquer ce dernier.

Quelques jours plus tard, son ami le rencontrait, tout excité et porteur de bonne nouvelle. « Viens, arrosons ça, le bonhomme veut te voir, je lui ai parlé de toi ».

L'entretien eut lieu le surlendemain. L'étranger lui fit visiter la maison, le jardin potager, le grand parc. Il lui posa quelques questions sur ses compétences. Le jeune homme fit de vagues réponses. L'homme semblait s'en contenter. Il souriait avec bonhomie. Il le reconduisit à la grille. Il dit qu'il le rappellerait.

Il ne le rappela pas.

Plusieurs mois s'écoulèrent. Les deux amis n'eurent pas l'occasion de se revoir.

Alors qu'il était assis en bord de mer et humait l'air du petit matin, ses yeux se portèrent sur la vaste maison de la falaise. Il eut l'impression que, de là-haut, quelqu'un lui faisait signe. Il se dit que c'était son ami. Mais c'était impossible et il n'y pensa plus.

Peu de temps après, il apprit incidemment que son ami avait été embauché par l'étranger pour quelques travaux. Mais cela n'avait pas duré. Témoin cette annonce chez les commerçants : « Cherchons homme pour gardiennage et entretien jardin ». On n'y parlait plus de décoration.

La raison de cette nouvelle annonce était simple.

Son ami était désormais le fils de la maison. Il venait d'épouser la fille du propriétaire.

## 4. Un froid hivernal

Malgré la neige qui tombait avec plus de vigueur, elle ôta son foulard et dénoua ses cheveux. Le vent soufflait avec force. Il quitta son gant et glissa une main froide entre ses seins. Elle soupira.

L'espace d'un instant, elle prit conscience du paysage, la forêt proche très sombre, des ombres de gris sous l'effet du clair de lune. Au loin, les premiers sommets. Mentalement, elle aurait pu tracer leur contour qu'elle connaissait depuis l'enfance. Mais cette nuit, elle le recomposait.

C'était la dernière fois qu'elle se donnait à lui. Vraiment la dernière fois.

Elle avait pris la décision en fin d'après-midi, accoudée au comptoir du petit bar de son village. Des amis riaient à une table, des promeneurs venaient se réchauffer, tandis que par les fenêtres on voyait les derniers skieurs descendre la piste.

Cet homme qu'elle n'aimait pas, et qu'elle aurait pu faire chanter - un notable du pays, un homme marié -, la tenait en son pouvoir. Elle ne songeait pas à le quitter pour défendre sa réputation de jeune femme ; ses amis étaient au courant et ne manquaient jamais l'occasion d'en rire. C'était par amour-propre. Elle était autonome, libre de ses mouvements. Elle refusait que l'amour la piègeât. Elle avait de l'amour la conception de ceux qui ne l'ont pas trouvé. Elle promenait sa beauté, son apparence séduisante de bras en bras, à la fortune de la vie. Elle se disait qu'un jour, au hasard d'une vraie rencontre, elle se poserait comme une colombe engourdie glisse sur le vent jusqu'au creux de son nid.

Il lui fit l'amour à sa façon, rapide, efficace. Elle sentait contre son dos nu le tronc glacé de l'arbre contre lequel il la maintenait. Il n'avait guère de temps à perdre. L'endroit était désert, le vent s'était calmé, la forêt

semblait apaisée. La lune donnait des ombres et des brisures de lumière. Au loin, on entendait un chien aboyer.

Il ne s'était pas déshabillé. Il l'avait mise nue et elle tremblait. Elle sentait son manteau contre son corps, imaginait une cuirasse glacée et dure. Elle avait accroché ses vêtements à la branche cassée d'un sapin. Il la quittait déjà, il lui fallait rentrer. Rendez-vous la semaine prochaine, bien sûr. Il lui ferait signe. Je m'en vais. Un dernier baiser. Mon amour.

Il s'éloigna dans la nuit. Il habitait tout près. Elle habitait plus loin. Elle distingua sa silhouette jusqu'à ce qu'il franchît le pont sur la rivière aux truites. L'aimait-elle ? S'était-elle habituée à lui ? Pourrait-elle le quitter comme elle l'avait décidé ?

Elle se tenait nue, fragile, les bras croisés sur sa poitrine comme l'Eve pudique de certains tableaux. Ses cheveux défaits, mouillés de givre, s'enroulaient sur son cou et ses épaules. Elle eut le sentiment étonnant que le temps s'était figé, glacé sous la lune, l'écho silencieux des siècles. Suspendu. Le ciel de la couleur du métal, cendré comme un feu refroidi. Elle resta longtemps ainsi tout engourdie. Elle n'avait ni bien-être ni mal. Ses pieds étaient ancrés dans la neige, rigides comme le socle d'une statue.

Elle réagit à la lumière des phares d'une voiture sur la route en surplomb. Les doigts raidis, elle enfila ses vêtements avec difficulté. Elle revint chez elle par le petit pont. Elle passa devant la maison de l'homme qu'elle venait de quitter. Plus de lumière à sa fenêtre. Elle l'imagina blotti contre sa femme. En arrivant chez elle, elle s'aperçut que le feu était presque éteint. Elle s'allongea et s'endormit très vite.

Elle ne se réveilla pas.

## 5. La photo

Elles étaient quatre aux yeux de feu.

Pas quatre tout à coup, mais quatre une à une à se joindre, se rejoindre. Je voyais dans leurs yeux d'autres paysages que les miens, j'entendais d'autres langues, d'autres paroles et leurs souvenirs personnels à chacune venaient affluer à leur mémoire et se voyaient sur leur visage. Je lisais des angoisses passées, des chagrins d'autrefois, des amertumes jusqu'au coin des yeux et l'attention sur le dessin de leurs sourcils.

Elles étaient quatre, toutes proches sur la photo.

Si dissemblables, mais de la même eau, des diamants sur un collier imparfaitement rond. Derrière elles, je regardais se dresser les personnages de leur vie, des scènes d'étreinte et de départ. Je vous aime, je vous connais si peu.

Monique continuait son ouvrage, mais parce que j'étais dans la scène que je racontais, je ne savais pas où elle en était. Elle a laissé sur la table des cailloux étranges, peints au naturel ou peints par sa main de couleurs vives.

Isabelle, mon Espagnole, avait des yeux clairs éventailés sur les larmes qu'elle retenait, limpides, mes sources, la mer déployée que j'agite avec mes mots. Entre Portsmouth et l'île de Wight, l'eau est profonde, si puissamment attirante, là où j'ai voulu mourir. Mais ton visage est serein, mince comme celui d'une jeune fille. Cadix, Andalousie. Je m'approche de ton regard fontaine.

Françoise, ma raison, ma passion des couleurs, l'amie dans mes galères, dans son tablier de peintre et d'écolière, ses yeux de feu sombre, son front intelligent ; elle est distante, proche, inoubliée, et le son de sa voix

est d'un timbre juste, étonnamment juste, passion retenue à bout de bras.

Katia, je touche ton épaule, je ponctue ainsi mes phrases. J'hésite au bord de ton regard à dire plus avant ce qui va me rendre triste, livrer une émotion fluide, indécente. Ma docte Katia. Je bascule au bord de moi. J'entre dans le tourbillon sur la pointe des pieds, à petits pas, sans retenir. Tu es l'élue. J'entre dans ton âme. Je me suis déchaussée, je suis vêtue de lin. J'ai perdu ma couronne, et tu le sais. Je m'inquiète de le dire, mais je ne peux résister à la pression de ton silence vibrant, unique.

Mes amies, mes artistes.

Matériaux en fusion. Vous avez quitté l'atelier mais l'écho de vos voix résonne encore. Vous avez laissé vos affaires éparses, un beau désordre. La théière, qui n'est pas à peindre, est au milieu des verres sales. La théière qu'on ne peindra pas, mais qui est d'un joli rouge.

Et sur une assiette en carton, les raisins secs et les figues, fruits désertés.

## 6. L'inconnu

Elle regarda dans son rétroviseur.

Manifestement, il la suivait.

Elle avait rêvé longuement de sa journée d'hier. Elle n'avait pris conscience de sa présence que de loin en loin. Il ne la dépassait pas, pourtant elle roulait doucement, tout à ses rêves. Elle l'avait remarqué au moment où il s'apprêtait à la doubler. Il avait fait la manœuvre avec brusquerie, puis une fois à sa hauteur, il s'était ravisé et avait repris sa place derrière elle, avec patience, à petite vitesse.

Sans inquiétude malgré tout, elle s'imagina l'objet d'un guet-apens. Ou bien la police contrôlait son allure. Perdue dans ses pensées à nouveau, elle continua sa route. Après plusieurs kilomètres sans doute, l'individu avait disparu. « Suis-je stupide ? » dit-elle tout haut. Une pause pour un café dans une station, un coup d'œil à sa montre pour évaluer à quelle heure elle serait à Paris, et la voilà de nouveau en route.

Il ne lui fallut pas très longtemps pour apercevoir dans le rétroviseur la voiture et son conducteur à quelques mètres d'elle. Cette voiture était plus rapide, mais allait au rythme de la sienne. Elle essaya une nouvelle tactique, força l'allure. Rien n'y fit.

Il la suivait, c'était indéniable.

Plusieurs scénarios lui vinrent en tête. Elle imagina le pire. Elle se laissa gagner par un fort sentiment d'insécurité. Pour ajouter à son inconfort, une légère brume s'élevait sur les champs alentour. Le jour déclinait.

Elle gagnerait Paris à la nuit tombée.

Elle alluma ses phares, il alluma les siens. Elle doublait, il doublait à sa suite. Elle pensait aux courses-poursuites. Rien de tel ici. Un parcours

sans faute, à vitesse modérée, dans le respect du code de la route. Elle se disait « Peut-être, devrais-je quitter l'autoroute ? ». Mais cette pensée la faisait redoubler d'inquiétude à cause de l'obscurité grandissante.

Il lui vint à l'esprit qu'une fois arrivée chez elle, l'individu s'arrêterait à sa porte ou guetterait de loin ses allées et venues, viendrait lui nuire, la violer, l'assassiner.

L'angoisse montait en elle. Elle évita de s'arrêter pour prendre un café. Elle poursuivit sa route avec obstination, un acharnement qu'elle ne se connaissait pas. La sueur froide lui mouillait le dos, coulait sur son front, ses mains tremblaient.

Deux ou trois fois, elle se surprit à ne pas être attentive à la route. Elle esquiva ce qu'elle crut être un obstacle. Elle frôla le parapet, se retrouva à conduire plusieurs kilomètres sur la bande d'arrêt d'urgence.

Soudain, dans la lueur des phares, elle aperçut un piéton à quelques pas de sa voiture en panne, un bidon à la main. Elle le faucha et fit une embardée sur la voie de gauche. Elle freina en vain, prit la glissière centrale de plein fouet. Elle se sentit mourir.

La voiture derrière elle s'arrêta. L'homme en sortit, s'approcha d'elle. Elle le reconnut immédiatement.

A travers les volets de sa chambre, elle vit poindre le jour.

Sept heures, déjà. Se lever vite, avaler un café.

Toujours cette fatigue au lever.

Elle ne se souvenait pas avoir rêvé.

## 7. La visite surprise

Il était revenu, mais elle ne savait pas qu'il reviendrait si vite.

Sans prévenir.

Elle n'avait pas changé l'eau des fleurs et avait laissé du désordre au salon. Pourquoi ne pas l'avoir prévenue ?

Il lui dit que cela avait été si soudain, cette envie de la voir. Il avait tout laissé en plan, sauté dans le premier train, - qu'il avait d'ailleurs attendu plus de trois quarts d'heure, mais les trains n'ont rien à faire de nos envies.

Et le voilà.

Elle est heureuse, mais un peu désemparée. Elle ne cherche pas à le cacher, de toute façon au bout de tant d'années, s'il avait fallu cacher ses sentiments, même l'ombre de l'un d'eux le mettait en éveil.

Le problème, c'était qu'il tombait mal. Sans doute le flairait-il ? Ou bien, il avait fait exprès de venir à l'improviste pour la surprendre au milieu de sa vie.

Non, non, elle ne faisait pas de reproche.

Si, si, elle était contente, un peu surprise, voilà tout.

Il lui semblait qu'ils s'étaient quittés hier, avant-hier peut-être. Elle était un peu confuse, une trace de rougeur sur les joues qu'elle essayait de dissimuler en s'activant à ranger ce livre, pousser la petite table.

Veux-tu boire quelque chose ?

Le regard de son ami s'assombrit tout à coup. Elle le perdait. Elle allait le perdre. Elle aurait voulu quelques jours plus tôt lui parler, lui expliquer cette rencontre. Mais c'était trop tard, il était là.

Comment se faisait-il qu'à son plus grand ami elle ne puisse se confier ?

Elle savait qu'il n'était pas besoin que son nouvel amour entrât, avec cette désinvolture de quelqu'un qui est chez lui, pour qu'éclatât la vérité, comme à cet instant.

Mais de quoi s'agissait-il ? D'une rencontre tout simplement. Franchement, c'était prévisible. Il ne pouvait pas la laisser dans cet état, si indécise, si troublée. Cette vie gâchée, dérisoire.

Il dut pressentir ce qui se passait en elle, ce qu'elle se disait au plus profond. Elle restait silencieuse, parfaitement.

Il prétextait un rendez-vous d'affaires, il allait rester cinq minutes encore, le temps de boire le café qu'elle lui avait servi.

Il lui dit au revoir avec pudeur et il poussait déjà la porte.

Du bout de l'allée, comme il l'avait à la fois tant souhaité et redouté, venait à eux, dans la pleine lumière de l'été, le nouvel amant de sa maîtresse.

## 8. Irlande à Paris

Il y eut un mouvement de foule.

Un bruit courait. La police était sur les lieux.

Il se fit un ruissellement de voix. Comme une vague, il reflua vers l'endroit où nous nous tenions.

Nous étions attablés depuis une demi-heure devant un verre. L'ambiance n'y était pas. Une méprise nous avait valu quelques déboires. Un des nôtres était entré dans le pub en sifflotant une chansonnette en anglais. Un Irlandais l'avait mal pris. Nous crûmes un instant que lui et ses amis allaient nous empoigner. Ils nous demandèrent de quitter les lieux. On leur expliqua. On s'excusa.

Leur colère était tombée. Bien que l'atmosphère restât tendue, on prit soin d'oublier l'incident pour passer une bonne soirée.

A l'annonce de l'arrivée de la police, nous avons pensé un instant être ailleurs, dans un pays de persécution. Nous étions assis dans la salle du bas, étroite et enfumée.

Une cavalcade se fit entendre dans l'escalier, trois policiers déboulèrent, nous jetèrent un regard rapide, s'engouffrèrent dans le couloir qui menait aux toilettes.

Nous attendons. Quelques minutes qui nous paraissent des heures.

Les policiers ressortent peu après, nous demandent nos papiers, font le tour des quelques tables, remontent à l'étage. L'un de nous les suit pour

s'assurer de leur départ. Il les trouve accoudés au bar. Un long moment d'attente.

Dans la salle du bas, aucun de nous ne souffle mot.

« Ils sont partis ! » crie-t-on de l'étage.

La vie reprend. On lève nos verres. Les Irlandais sortent leur guitare de dessous un banc. Des notes s'égrènent. Une femme se met à chanter. Une chanson d'amour en gaélique, belle et nostalgique.

Nous rêvons autour de nos différences. Nous nous imaginons passer de l'autre côté de la mer. Nous hantons les étendues vertes de l'Irlande. La bière aidant, nous nous surprenons à rire, à crier, à battre des mains.

La porte des toilettes s'ouvre violemment.  
Un jeune homme s'effondre, couvert de sang.

## 9. Question de goût

« C'est beau », lui dit-elle, « mais cela ne m'inspire pas. Ce qui m'inspire, c'est le vide. Les grands horizons. La trace de la mer contre le ciel. Une ou deux voiles en bout d'horizon ».

« Vous parlez comme une aquarelliste », lui dit-il, « est-ce bien sérieux quand je vois l'épaisseur de matière sur vos toiles ? »

« Cela n'est pas contradictoire », répondit-elle, puis elle se tut un long moment. Il garda le silence.

Depuis près d'une heure, ils se querellaient à propos de goûts et de couleurs. Pourtant ils se connaissaient bien à présent. Depuis bientôt cinq ans, ils avaient eu le temps de faire le tour de la question.

Pourquoi cette obstination - qu'elle affichait à la moindre occasion - à se vouloir différente quand tant de choses les unissaient, en réalité.

« Pourquoi ? » se demandait-il ; et, à l'approche du soir, il cherchait par quel raccourci il rejoindrait à nouveau le chemin de son cœur. Serait-il en état de se montrer aimable et d'être d'agréable compagnie au souper ? Trouverait-il ce soir la force morale et physique de lui faire l'amour ? Cela irait de soi, bien sûr, sans qu'il ait à y réfléchir. Il laisserait parler son corps, son instinct, sa longue expérience.

Il allongea la main vers elle, toucha la sienne qu'elle tenait immobile, posée à plat sur la table. Il sentit un frémissement. Une légère crispation, peut-être ?

Elle prit une attitude fière, distante. Il se dit qu'il lui fallait rompre cette raideur, ce mutisme. A tout prix.

Pourquoi tenait-il tant à elle ?

Il regarda avec attention son visage régulier, la courbe de sa joue, le coin mauve de sa paupière, la mèche torsadée qui lui effleurait le cou. Il calculait qu'il pourrait se fâcher, lui reprocher sa mauvaise humeur, sa froideur. Lui présenter la liste de ses griefs, lui faire des reproches.

Ou encore, faire un scandale, là, dans ce café où on l'avait vu si souvent avec sa maîtresse. Renverser la table, briser tasses et cendriers, jeter les chaises contre les vitres.

Un sourire lui vint aux lèvres. Elle s'en intrigua.

« Pourquoi souriez-vous ? » lui demanda-t-elle d'une voix fâchée.

Il eut une minute d'hésitation.

Comment pouvait-il lui dire ce qu'il pensait ?

« Je vous admirais, ma chérie ».

« Je n'en crois pas un mot, vous n'êtes qu'un flatteur, et vous savez combien je déteste la flatterie. Elle est si proche du mensonge ».

« Voilà que l'on continue », se dit-il avec un certain découragement, « nous allons philosopher maintenant ».

Elle se tourna vers les vitres. La journée déclinait vite en ce milieu d'automne.

« Allons faire un dernier tour sur la grève », suggéra-t-elle.

C'était le bon choix. L'air vif allait balayer leurs pensées. Elle aurait froid et mettrait son bras dans le sien. Le crépuscule serait poétique et ramènerait des désirs.

Un vent frais les surprit au passage de la porte, les gens se hâtaient, faisaient leurs courses avant la fermeture des boutiques. Le parking se vidait. Ils rejoignirent la mer en s'abritant du froid, le col relevé. Ils

couraient presque contre le vent. Les derniers bateaux rentraient au port. La digue était déserte, hostile.

Ils marchèrent jusqu'au phare, presque de bonne humeur. L'horizon s'était voilé de rouges, de transparences majestueuses. Il ferait beau demain, plus froid sans doute, mais ce serait une belle journée, un répit avant le retour vers la ville.

Elle marchait vite à petits pas, il la serra contre lui. Les vagues en contrebas oscillaient longuement, se brisaient avec un bruit presque joyeux.

Elle sentit une onde de désir lui parcourir le corps. Qu'il était futile de gaspiller les bons moments. Une grande tendresse l'étreignit. Elle avait le meilleur ami qui soit. Il avait été son soutien sans faillir.

L'avenir était devant eux, plein de promesses. Elle évoqua quelques bons souvenirs de ce temps passé ensemble. Elle repensa à leurs projets.

Il ferait beau demain. Elle se blottit contre lui.

La rambarde surplombait l'entrée du port. Un escalier à la verticale descendait vers la mer.

C'est à cet endroit qu'il la poussa violemment.

Elle perdit l'équilibre, non sans grâce, et tomba comme une poupée de chiffons que l'on jette d'une fenêtre. Elle disparut dans les flots.

Il reprit le chemin de retour. D'un pas tranquille.

## **10. Le dernier visiteur**

Elle regardait sa maison avec tendresse, avec fierté.

Plusieurs années à la construire, quelques-unes encore à la décorer.

Au début, avec les moyens du bord, un canapé ancien donné par un ami, un peu creusé en son milieu, mais un coussin fait l'affaire. Quelques beaux souvenirs qu'on accroche au mur, qu'on pose sur les étagères, en se maudissant pour les minutes perdues à faire la poussière.

Sa demande de prêt acceptée, elle était passée à la vitesse supérieure : un buffet bourgeois, de beaux rideaux, un grand tapis, quelques fantaisies, un à deux tableaux.

La maison était prête. On pouvait certes y apporter des améliorations, mais on pouvait désormais y recevoir les amis. Des amis, elle en avait de nombreux, - vous diriez des connaissances, elle les appelait des amis.

Ils venaient à tout moment, à tout propos. Elle était accueillante, bienveillante. Elle écoutait leurs histoires avec une grande patience. Elle conseillait, donnait son point de vue si on le lui demandait, répondait à une question si on la lui posait.

Le plus souvent cependant, elle restait silencieuse. Elle souriait tout simplement. Elle les encourageait d'un signe de tête, les soutenait moralement d'un geste de la main.

On mettait la table à plusieurs. On passait à table sans façon. On y buvait beaucoup, on y riait beaucoup aussi. Parfois, on se fâchait sur un sujet ou un autre. On était philosophe, poète, révolutionnaire, artiste, amoureux, déprimé, et tant d'autres choses.

De plus en plus nombreux, les amis des amis des amis se pressaient chez elle. Il lui semblait tenir salon comme le faisaient les grandes dames d'autrefois.

Pour ses amis, elle donnait sans compter, leur préparait des plats succulents, choisissait les meilleurs vins. Elle organisait des fêtes, des soirées, des réceptions en toute occasion. Elle glissait un billet à l'un, une enveloppe à l'autre, un cadeau à chaque anniversaire.

Tous se couchaient fort tard. Dès leur départ, elle souhaitait leur retour. Ses amis envahissaient allègrement sa maison autant que son sommeil.

Elle s'était attachée à l'un d'entre eux, sans arrière-pensée. Elle lui ressemblait peu, tout occupée des autres et de leur bien-être.

Lui, Marc était plutôt taciturne, préoccupé de lui-même, et semblait se joindre à leur cercle comme à regret. Elle le trouvait mystérieux. Il parlait peu, mais ce qu'il disait sonnait juste. Il avait une voix profonde et vibrante qui la charmait. Un beau visage aussi, malgré un regard un peu sournois qu'il détournait souvent – sa timidité, sans doute –, un sourire séduisant.

Elle était avec lui extrêmement attentionnée. Elle lui parlait beaucoup. Non qu'elle se confiât, mais il finit par connaître ses soucis professionnels, ses problèmes familiaux, un peu de ses amours, beaucoup de ses dettes.

Il écoutait avec patience, légèrement penché vers elle. Parfois, il lui prenait la main avec délicatesse, se montrait soucieux, cherchait des solutions. Sa voix calme était apaisante. Elle faisait un peu l'enfant.

Elle attendait sa venue avec une impatience qu'elle avait du mal à contenir. Elle se disait qu'il fallait qu'elle racontât cela à Marc, qu'il s'agisse de son mieux-être ou de son mal-être, de la solution à un

problème ou d'un nouveau problème, d'une nouvelle rencontre ou du départ d'un ami, d'un projet de vacances ou d'un nouvel endettement.

Elle multipliait, avec frénésie, fêtes, réceptions, cocktails, anniversaires. Les noëls, les veilles de nouvel an la rendaient furieuse, dispersaient ses amis, les maintenaient à leurs obligations familiales.

Elle eut l'idée de faire salon, de proposer des thèmes de discussion, de faire venir des spécialistes. Elle servit du champagne, de bons vins, des cocktails à la mode, des plats exotiques. Rien n'était trop beau pour ses amis. Rien ne résistait à son besoin d'être entourée.

Il arriva qu'un jour, à une heure insolite, - très tôt le matin où, à peine éveillée et les cheveux défaits, elle s'était installée à la table de la cuisine pour un café -, la sonnette retentit.

Elle fit un bond presque joyeux.

Un ami, si tôt !

Elle ouvrit la porte sur Marc qui se tenait sur le seuil, en costume de ville, attaché-case à la main.

Elle se mit à rire avec bonheur. Secrètement, il était son ami préféré.

Et le voici de bon matin !

Elle posa sa main sur son épaule et le fit entrer.

Deux hommes, qu'elle n'avait pas remarqués, suivirent Marc dans la maison.

« Bonjour, je suis huissier de justice. Nous procédons à une saisie ».

## 11. La voix perdue

Je cherche à retrouver le son de ta voix.

Tu n'es plus là pour toujours et j'ai perdu trace de ta voix. Je me dis parfois, qu'au hasard d'un enregistrement sur une cassette que tu aurais laissée traîner, que j'aurais ramassée par inadvertance, ou d'un bout de film peut-être, je retrouverai ta voix. Quel terrible effet de surprise ce sera de l'entendre à nouveau.

J'écris dans l'urgence. Je dis que j'ai perdu le son de ta voix. Mais c'est faux, en partie. Car dans ma tête résonne, presque chaque jour, à une occasion ou à une autre, une phrase simple que tu me disais souvent. Voix basse, harmonieuse, bien timbrée, forte, aimante.

Alors je pense, je m'évade, puis ne veux plus penser.

C'est cela la voix des autres, la voix des aimés. Terrible, très proche. Téléphonique et visuelle, évocatrice d'images.

Je me disais que cela viendrait, qu'il faudrait que je reproduise la voix des autres, que j'aurais du mal à la perdre, qu'il ne faudrait pas la perdre.

D'ailleurs, l'oublie-t-on ?

Cette voix est aussi forte qu'un visage, aussi mouvante, et puis immobile, enfermée à jamais dans la mémoire.

Mais la voix se tait, elle s'est absentée, elle est absente.

« Tu devrais éviter de te faire du mal ». Il me regarde avec compassion.

Non, c'est une phrase qu'il n'a pas pu dire. Je ne lui ai pas laissé entrevoir une seule trace de mon chagrin, je n'ai pas versé une larme. Cela a été

facile, je ne sais pourquoi. Je me suis réfugiée au chaud de sa vie et la mort s'est évaporée.

Parce que c'est vrai qu'elle n'existe pas, la mort. C'est tout à fait cela. Personne ne disparaît jamais. Tout revient dans le lever du jour, au premier matin d'automne.

La mort est une illusion cruelle. Je croyais l'avoir perdue, cette illusion.

Il bouscula la chaise qui retenait la porte. Sous la violence du coup, j'ai senti ma vie éclater. Puis ce fut le long corridor tout de verre dépoli. Je ne pouvais pas voir les gens au-dehors, mais je voyais leurs visages écrasés contre la paroi. Ils s'évertuaient à regarder au-dedans, mais je courais plus vite que leur regard ne me suivait. J'entendais des bruits confus, lointains, comme si j'étais sous l'eau. Je savais qu'il me rattraperait en quelques enjambées. Il ne pourrait me faire grâce.

La mort, c'est un cauchemar qui n'en finit pas.

L'année où tu es parti, je savais que ce serait une p... d'année. Qu'y faire ?

Ta voix, je l'entendrai sous la voûte du ciel. Pour toujours.

## 12. L'écriture

Je suis plusieurs.

Est-ce la faute du miroir à trois faces dans le salon d'essayage de mon grand-père ?

Trois panneaux où je m'enfermais, triangle parfait, trois longs couloirs. Des dizaines de petites bonnes femmes blondes me regardaient avec le plus grand sérieux. Mon regard se perdait au plus loin sans que cela finisse.

Je porte ce livre depuis longtemps. Je te l'ai dit attablée dans notre café préféré, non que ce café soit plus beau qu'un autre. Il sent l'eau de javel en soirée et l'Ecritoire est bien plus chic. Mais c'est là que nous nous retrouvons pour refaire le monde.

Je suis enceinte de ce livre. Il me fait mal jusqu'au bout des seins, il alourdit mon ventre. Je l'accouche, ligne après ligne. Je ne sais combien de fois je l'ai commencé et recommencé sur un coin de table, contre l'ordinateur qui respire et sur lequel ma thèse s'endort.

Je suis calme. Je sais qu'on ne commence rien impunément et que l'on finit ce que l'on entreprend. Ce côté professionnel qui colle et englue tout ce qu'il touche.

Je vous l'ai dit à vous aussi l'autre soir, et à vous encore. Je savais déjà le titre de l'ouvrage. Bien sûr, ce ne serait pas le titre définitif. Sait-on où l'on va lorsqu'on parle en marchant, à petits pas, en regardant à l'intérieur de soi tourner les pensées des autres.

Je sais que tu travailles et que tu penses à moi. Je sais que vous ne faites ni l'un ni l'autre. Toi et toi et toi et les autres que je connais plus que moi-même.

Il m'a dit, ton livre sera différent des autres. Ils m'ont dit, ton livre n'aura pas d'histoire.

J'ai répondu, il aura une intrigue, la vie même est une intrigue. Mais a-t-elle seulement un sens et cherche-t-on quelqu'un perdu dans la ville, l'intrus posé de travers sur le dessin stylé ou le fuyard le long des rues. Va-t-on poursuivre et trouver ?

« Dis-moi l'énigme ou la morale de ton histoire ».

Pourquoi voulez-vous, dès l'introduction, que les jeux soient faits, alors que le vent marin vient sur Paris secouer ses ailes chargées de mouettes et fait battre l'auvent du café en bordure de Seine, où les gens flânent au soleil, vacanciers à lunettes, le pas tranquille.

Tandis que toi, enfermée dans ta chambre, tu hésites entre tes passions, sortir le pinceau ou la plume.

Faire un plan en trois parties, ne rien laisser au hasard. Trouver une dynamique. Démontrer, rester logique. La vie en trois parties. Garder un juste équilibre.

Pourquoi fait-il silence après trois années et quart de bonheur, une pincée de sauvagerie tranquille, incognito, amour dans la neige ? Pourquoi part-elle, quinze ans après, pour danser une seconde fois, elle qui n'était pas elle mais celle qui danse ? L'aviez-vous jamais empêchée de danser ?

Pourquoi es-tu revenue après tant de beaucoup, et tant de rien ?

Ils vont et viennent, mais ils ne font qu'être une fois plusieurs fois, le retour des saisons et ces arbres fleuris sur la neige, cette neige en été, n'est-elle que du rêve en poussière ?

Il est paisible, égal, toujours le même, un soutien, mon soutien. Il est passionné et tranquille, et tard, très tard, nous faisons le point sur les choses sans les décrire, en les créant. Il est libre. Tous ceux que j'aime sont libres, au point de ne pas venir au rendez-vous.

Mais le temps, il faut bien qu'on le dompte et qu'il s'adapte à nous. Le temps défoncé, crevé par le milieu, cédant sous la pression, nous le tenons bridé, les heures envolées, arrêtées par les branches d'arbre au-dessus de nos têtes.

Nous l'avons fait durer, le temps, au-dessus de nos cafés chauds, puis froids, puis avalés à la sauvette, mouvements lents pour venir et s'asseoir, prendre place, prendre racine, ne pas décoller, fixer rendez-vous encore, plus tard, la rentrée, bientôt se revoir, puis se quitter, mais se quitte-t-on ?

N'est-ce pas illusion quand le cœur pris se reprend et consent et lâche prise et le détour de nos histoires a ce goût parisien ou de très loin, mais si pareillement que je pars en Irlande avec toi, en Arabie avec toi, en Amérique avec vous et vous emporte à Moscou, et elle m'emporte en Albanie qu'elle me raconte, qu'elle n'a pas besoin de me raconter parce que je sais l'hôtel pour touristes éminents quand la rue est pleine de misère, mais ce soir quand tu le dis, je suis avec toi de retour de là où tu reviens et l'espace n'est pas si grand quand tu y penses, et tu le prends dans ta main comme une poignée de sel qui fond et te marque et te laisse une odeur.

J'ai lu ton livre et je reviens d'Algérie, tandis que toi, le Prince, tu es parti là-bas au 12 juillet sans qu'on ait eu le temps d'un cinéma. Henri III que

je devais voir avec elle qui ne rappelle pas, avec lui à qui je ne donne pas suite, et avec lui avec qui j'ai rêvé d'en parler sans oser rêver tout fort.

Alors, j'ai pris ma décision. Je n'écrirai plus.